

Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 51 (1943)
Heft: 4

Artikel: Aloys de Reding et le Pays de Vaud
Autor: Mestral, Aymon, de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-39812>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Aloys de Reding et le Pays de Vaud

Au cours de la carrière mouvementée et dramatique d'Aloys de Reding, le Pays de Vaud apparaît assez rarement. Entre les hommes de la Révolution, qui devaient leur élévation dans la République Lémanique avant tout à leurs relations avec la France du Directoire, et le héros de Rothenthurm, qui personnifiait la résistance héroïque à l'envahisseur étranger, l'opposition était trop marquée pour permettre un rapprochement. Aussi est-ce dans les rangs des anciens militaires, des partisans de l'ancien régime et de certains membres de la bourgeoisie du Pays de Vaud que l'on voit se créer un courant d'estime et de sympathie à l'égard du premier landamman de la République helvétique. Ces milieux placent en lui leur confiance et leur espoir à l'époque où la Suisse était occupée par les troupes françaises. Nous aimerions présenter et commenter ici quelques documents inédits, qui jettent un jour nouveau sur les relations entre Reding et quelques-uns de ses contemporains vaudois.

* * *

La nouvelle de l'élection d'Aloys de Reding aux fonctions de premier landammann de la République helvétique, le 21 novembre 1801, est accueillie dans le pays avec un sentiment de joie et de reconnaissance. Instinctivement chacun attend et pressent en lui « l'homme de la nation », selon le mot de son adversaire secret, Ph. Alb. Stapfer, alors ministre de Suisse à Paris. Le souvenir de sa conduite héroïque est encore présent dans toutes les mémoires. Quiconque est entré en rapport avec lui éprouve l'impression de se trouver en présence d'un homme

au caractère chevaleresque et passionnément dévoué à son pays. A vrai dire, ce militaire n'est guère préparé à occuper le poste avant tout diplomatique et politique de premier landamman de la République ; il ne possède pas non plus de formation économique. Mais dans certaines situations, le caractère prime les capacités.

Parmi les centaines de lettres de félicitations, d'offres de service et de demandes d'emploi qui lui parviennent de toutes les régions du pays, un bon nombre proviennent de la Suisse romande, du Pays de Vaud en particulier. C'est ainsi qu'un ancien colonel dans les troupes anglaises aux Indes, Noé-Antoine-Abraham Bonjour, alors de retour dans sa patrie, écrit d'Avenches à Reding :

« Citoyen, un vieux soldat, qui ne peut plus suivre le métier des armes périrait d'ennui dans sa retraite s'il ne savait pas se donner de l'occupation. Jamais un champ plus intéressant ne s'est offert à ma pensée que celui où se trouve notre Patrie déchirée par d'affreuses contradictions, autant que par une malheureuse guerre. Nous sommes exposés à succomber sous le poids des circonstances, si un Esprit conciliateur ne nous tendait pas la main. Citoyen, vous êtes cet Esprit. L'Helvétie attend son bonheur de votre belle âme.

» J'ai pris la plume pour seconder vos bonnes intentions et vous envoie à cet égard par le courrier d'aujourd'hui une trentaine de brochures qui contiennent des idées que je crois on ne saurait assez répandre. Faites-les distribuer, s'il-vous-plaît, en partie aux membres du Sénat et disposez du reste pour les remettre aux personnes qui vous intéressent le plus... »

Non moins militant, mais prudemment anonyme, « un bourgeois d'Yverdon » écrit de son côté au premier landamman :

« Pardonnez-moi la liberté que je prends en vous adressant ces lignes, mais la fermeté que vous avez montrée pour écraser la soi-disant Diète helvétique m'a rempli d'admiration pour vous. Continuez, très honorable Compatriote, à vous montrer le



ALOYS DE REDING

(1765—1818)

Le héros de Rhothenthurm
1^{er} landamman de la République Helvétique

Cliché original des Etablissements Ringier & Cie, Zofingue

défenseur de nos droits et de notre liberté. Veuillez le Tout-Puissant bénir vos travaux, afin qu'ils tournent au bonheur du Peuple suisse que vous représentez si dignement. Agréez les vœux que je fais pour votre santé, car elle est bien précieuse pour les honnêtes gens... »

Comme on sait, en temps de révolution, le monde se divise en deux clans : celui des « honnêtes gens », et celui des « coquins », où l'on classe automatiquement ceux qui professent d'autres opinions politiques ou sociales. Tel est sans doute l'avis des ci-devant, qui adressent à Reding, en date du 20 novembre 1801, le message suivant :

« Lorsque nous fûmes accablés sous le poids de la révolution la plus désastreuse, l'Europe crut que le patriotisme qui distinguait autrefois les Suisses et qui plaça leur nation au rang des peuples les plus fameux avait disparu de notre malheureuse patrie.

» Mais les vertus de nos aïeux n'étaient point éteintes en Helvétie. Réfugiées dans les anciens cantons, comme sur leur sol natal, il était réservé à leurs braves habitants d'obéir à la voix d'un héros qui sut ranimer leur courage, soutenir la gloire de notre nation et s'immortaliser par une défense dont l'histoire n'offre guère d'exemple. Voilà, Monsieur, le tableau qui frappe incessamment nos yeux et qui excitera à jamais notre admiration. »

Suivent les signatures de :

Bourgeois, ci-devant châtelain des Clées,
le colonel Du Plessis,
C.-A. de Senarclens,
H.-G. de Mestral — Saint-Saphorin,
Jean de Loriol,
le major Crinoz de Cottens,
de Blonay fils,
le colonel Pillichody, de Bavoy,
le dit Mercier de Bettens,
R. Albenas de Sullens.

Sous une forme plus populaire et naïve, une « Chanson à Reding, sur l'air Vive Henri, Vive Henri » exprime les mêmes sentiments d'allégresse et d'espérance. Nous rapportons ici à titre d'échantillon la première strophe de cette Ode publiée sans nom d'auteur « Au Pays de Vaud » :

*A toi, l'ornement de la Suisse,
Reding ! l'honneur de nos cantons :
Qu'à ton nom l'écho retentisse
Et réjouisse nos vallons.
La triste Helvétie
Espère un plus heureux destin :
Si nous retrouvons la Patrie,
C'est par Reding, c'est par Reding (bis).*

Mais dans cet afflux de messages, on perçoit également certains pressentiments accompagnés de vœux ardents au « Dieu de nos Pères » ou à l'« Etre Suprême », à la pensée que cette aube radieuse pourrait être envahie par les ténèbres et balayée par l'orage menaçant. Reding lui-même semble s'être assez vite rendu compte des résistances et des dangers de toute nature qui l'environnent. D'où sa réaction, toute militaire : aller à la rencontre de son principal adversaire, Bonaparte, et chercher à le gagner à la cause du nouveau gouvernement helvétique.

* * *

Dans le « Mémoire apologétique » qu'il a rédigé sur son passage au pouvoir, ainsi que dans ses « Mémoires » encore inédits, Reding passe comme chat sur braise sur un incident que divers historiens vaudois ont rapporté avec certaines variantes. Il paraît toutefois ressortir des différents textes que M. le professeur Eugène Mottaz a eu l'obligeance de réunir à notre intention qu'au cours de sa première audience du 15 décembre 1801 auprès de Bonaparte à Paris, Reding ait hasardé quelques mots au sujet d'un retour éventuel du Pays

de Vaud à Berne. Sur quoi, le Premier Consul l'aurait vivement interrompu en s'écriant : « Oh ! oh ! ceci est mon sang et le soleil retournera du couchant au levant plutôt que Vaud sous la domination de Berne ! » Quoiqu'il en soit au juste de ce point d'histoire, Reding se l'est tenu pour dit, et Vaud figurera sans aucune réserve parmi les autres cantons helvétiques dans le projet de « Division du territoire helvétique en 23 cantons » que le premier landamman remettra peu après à Bonaparte.

* * *

A quelque temps de là, le colonel Pillichody de Bavois donne connaissance au premier landamman de la lettre que l'ancien trésorier du Pays de Vaud, Wolfgang-Charles de Gingins, seigneur de Chevilly, lui avait adressée le 21 février 1802 au sujet de l'enlèvement des archives au Château de La Sarraz. Comme ce sujet est sans doute familier aux lecteurs de la *Revue historique vaudoise*, nous nous bornons à signaler ici l'article que nous avons publié dans la *Gazette de Lausanne* du 20 décembre 1942 sur « Les mystérieux complices de La Sarraz et les Bourla-Papey ».

* * *

Peu avant le mouvement des Bourla-Papey, le gouvernement fédéraliste de Reding est renversé par un coup d'Etat fomenté par les « patriotes » et les « unitaires » avec l'appui du ministre de France à Berne. Les divers gouvernements helvétiques qui se sont succédés de 1798 à 1803 n'ont guère de racine dans le pays. Lorsque les troupes françaises se retirent au début d'août 1802 du territoire helvétique, un soulèvement fédéraliste spontané balaye le gouvernement présidé par le « patriote » Dolder. Ce personnage vénal et cynique, au front duquel on pouvait lire, disaient ses contemporains : « A vendre ou à louer », se réfugie à Lausanne avec son protecteur, le ministre de France, Verninac, un jacobin doctrinaire et dangereux.

Sans nous arrêter aux incidents du soulèvement fédéraliste de 1802, qui prend fin prématurément par suite de l'interven-

tion in extremis du général Rapp, premier aide de camp de Bonaparte, nous aimerions donner ici une lettre inédite de sir Francis d'Yvernois, qui se rattache indirectement à l'objet de notre étude. Après avoir fait une brillante carrière dans les affaires à Londres, cet ancien citoyen genevois avait été élevé à la dignité de pair d'Angleterre. Il avait acquis une grande influence dans ce pays et suivait de près la marche des événements en Europe.

En date du 9 octobre 1802, alors qu'il supposait Reding encore à la tête du mouvement fédéraliste victorieux, d'Ivernois lui adresse de Londres une lettre qui reflète d'une façon nuancée et frappante l'attitude de l'Angleterre à l'égard du continent et de notre pays en particulier. Ce document a conservé aujourd'hui tout son intérêt. On croit même y retrouver par instant les sautes de l'opinion publique britannique à la veille de la seconde guerre mondiale actuelle :

« Monsieur le Général,

» Quoique je n'aie point l'honneur d'être personnellement connu de vous, le contenu de cette dépêche me dispensera de toute autre introduction. Je l'adresse à l'homme que j'envisage depuis longtemps comme celui sur lequel la Suisse devait tourner ses yeux pour sa délivrance, et qui ne manquerait pas de lui en donner tôt ou tard le signal.

» En considérant la grandeur des périls qui vont assiéger votre ligue, j'ai cru de mon devoir de vous expédier par une voie prompte et sûre ce message pour vous faire connaître avec certitude l'impression que vient de produire dans ce pays le Manifeste de Bonaparte contre vous. Cette impression est universelle, elle est la même dans tous les partis, chez toutes les classes et parmi tous les rangs, c'est un sentiment de haine contre votre oppresseur, égal au sentiment d'amour et d'admiration qu'on vous voue pour avoir osé concevoir le dessein de lui tenir tête. N'ayant rien négligé pour sonder et connaître à ce sujet l'opinion des ministres, je puis prendre sur moi de vous assurer

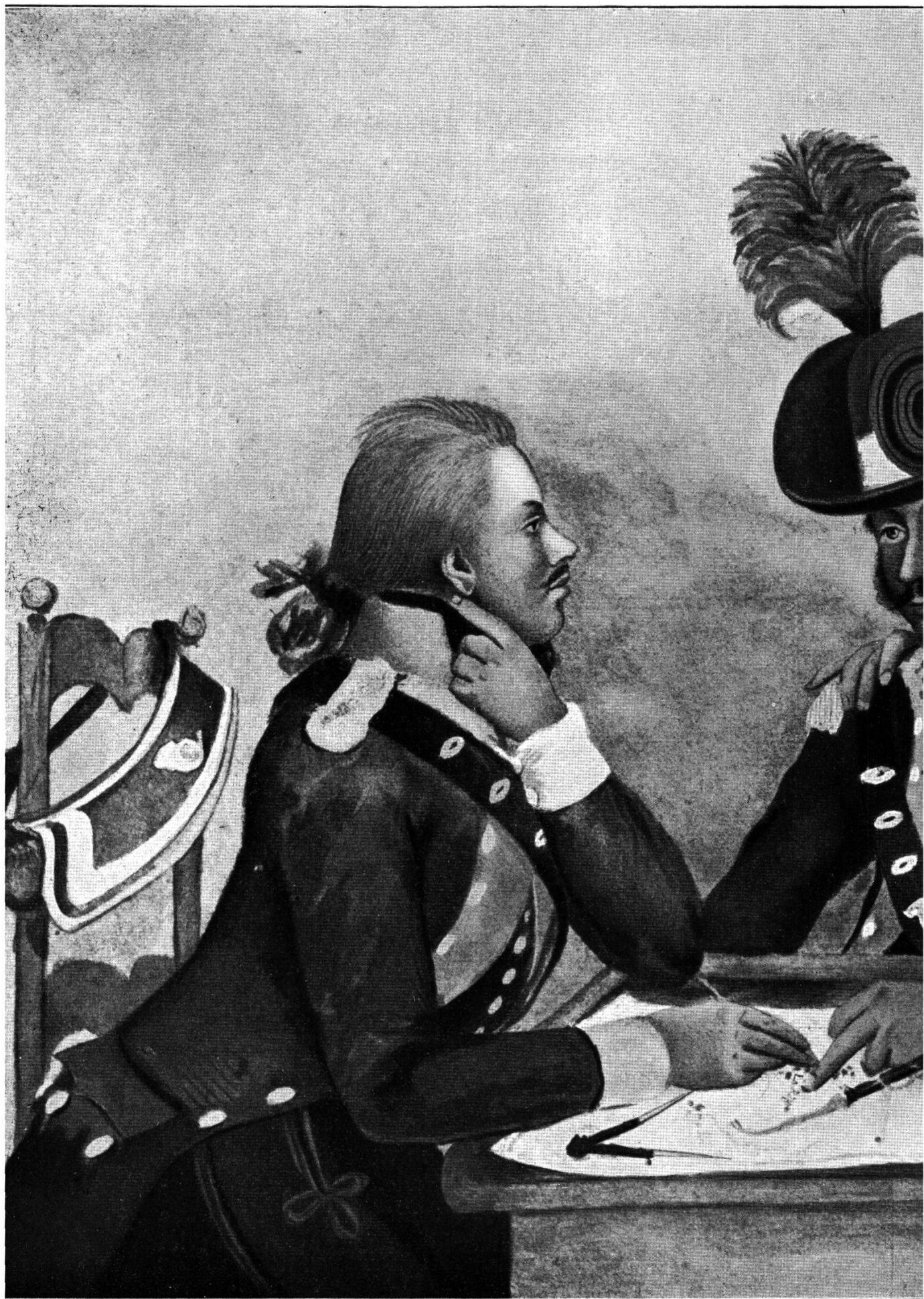
qu'ils sont pénétrés d'intérêt pour votre cause et d'anxiété sur votre sort. J'ajoute même que je ne serais point surpris d'apprendre qu'ils fassent très promptement quelques démarches en votre faveur, s'ils entrevoient la moindre possibilité de vous être utiles.

» Il s'est fait depuis quelques semaines dans l'opinion publique un changement qui peut presque s'appeler une révolution. Les personnes mêmes qui avaient demandé la paix avec le plus d'instance n'ont presque plus d'espoir qu'elle puisse être de durée depuis la conduite altière de Bonaparte envers l'Allemagne et sa conduite atroce envers vous. Il est difficile de prévoir comment se manifestera cette opinion publique à la prochaine session du nouveau Parlement qui aura lieu dans cinq semaines : mais il est hors de doute que le sort de la Suisse, quel qu'il soit, deviendra l'un des principaux objets des débats.

» Dans cet état de choses et en supposant que vous trouviez chez tous vos Confédérés la même énergie que dans votre canton, ou même dans la supposition que les petits cantons fissent seuls tête à l'orage, et que leurs moyens de résistance vous parussent de nature à pouvoir la prolonger quelque temps, et que ce soit là leur résolution, je prends la liberté, Monsieur le Général, de vous inviter à envoyer incessamment à Londres quelque personne discrète, dont le voyage ou du moins son but resterait ignoré en Suisse, et qui serait cependant munie par vous de pleins pouvoirs qu'elle pourrait déployer selon les circonstances.

» Et comme il serait possible que, vu l'urgence des besoins de toute espèce qui doivent assaillir la Diète de Schwitz il lui fût peut-être difficile de faire même un petit sacrifice pécuniaire pour une mission dont le succès ne laisserait pas que d'être incertain, je prends personnellement... l'engagement de pourvoir avec trois ou quatre autres Suisses par une somme de trois à quatre cent livres sterling aux frais de voyage et de résidence.

» Pour peu que la résistance générale, ou même une résistance partielle se prolonge, mon intention est d'ouvrir ici une souscription, dont les Suisses établis à Londres seraient les



HENRI DE MESTRAL ST-SAPHORIN — LOUIS-GEORGES



ALBERT PILLICHODY DE BAVOIS et HENRI PILLICHODY

premiers moteurs, et à laquelle j'ai lieu de croire que les Anglais de tous les partis et de tous les rangs se joindront de manière à vous prouver, ainsi qu'à Bonaparte, les sentiments qui les animent pour une cause comme celle des Suisses, et dont ces derniers vous ont remis la défense.

» Permettez-moi, d'ajouter, Monsieur, que l'avis que je m'empresse de vous faire passer n'est nullement destiné à vous donner des encouragements. Dans un péril aussi éminent que celui avec lequel vous êtes au prises, il me siérait d'autant plus mal de vous inviter à la résistance, que je n'ai pas le bonheur d'être dans vos rangs pour en partager les dangers. Mais j'ai cru remplir un devoir en vous éclairant sur l'état des esprits en Angleterre, et en vous invitant à prendre sans délai une mesure propre, je ne dis pas à réchauffer l'intérêt qu'on vous porte ici et qui est au plus haut degré, mais à suggérer les moyens de vous en donner des preuves efficaces.

» Je fais passer le même avis à M. de Freudenreich, de Thorberg, dont je ne saurais trop déplorer le départ dans ce moment critique.

» J'implore ardemment pour le succès de vos généreux efforts l'appui de l'Etre suprême, et je vous prie, Monsieur le Général, d'agréer le tribut de mon admiration et du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Votre très humble
et très obéissant serviteur
(Signé) F. d'Ivernois. »

Trop tard ! Au moment où la lettre de sir Francis d'Ivernois arrivait à destination, Reding se trouvait déjà détenu pour quelques mois avec les principaux chefs du mouvement fédéraliste dans la forteresse d'Aarbourg, près d'Olten.

* * *

Lorsque Reding est enfin relâché, il reçoit un accueil chaleureux dans le pays. Ses concitoyens schwytzois le nomment

landamman de leur canton et l'envoient, malgré lui, siéger à la Diète fédérale. Ce témoignage spontané de confiance et d'estime arrache au général Ney, alors commandant en chef des troupes françaises et ministre plénipotentiaire en Suisse, ce mot significatif : « La confiance du peuple ne se laisse pas commander ! »

Pendant les années plus calmes qui s'écoulent sous le régime de l'Acte de médiation, Reding est devenu un personnage à la mode. Sa renommée s'étend au loin. Les étrangers de marque qui passent dans notre pays se font un devoir d'aller lui rendre visite à Schwytz avant de se faire transporter en chaise à porteur au Righi. C'est ainsi qu'un ecclésiastique protestant, dont le nom est bien connu au Pays de Vaud, lui adresse de Bâle, le 14 juillet 1804, la lettre suivante :

« Monsieur le landamman,

» Deux étrangers de marque, M. le comte de Sallisch, maréchal de la Cour de Saxe Gotha, et M. le baron de Thurmalen voyageant en Suisse, avaient une grande envie de vous rendre leurs devoirs à cause de la haute célébrité que vous vous êtes acquise. Ils se sont adressés à moi pour avoir une lettre d'introduction auprès de vous.

» Je n'ai pas balancé de la leur donner, soit parce qu'ils me sont fortement recommandés, soit parce que je ne doute point que vous n'excusiez la liberté que je prends.

» Agréez, Monsieur le landamman, les sentiments d'admiration, d'estime et de respect que vous a voués,

Louis Bridel,
pasteur de l'Eglise à Bâle
et membre du Grand Conseil du canton de Vaud. »

Au début du mois de septembre 1806, la catastrophe du Rossberg et du lac de Lowerz, qui coûta la vie à près de cinq cents habitants et entraîna des pertes matérielles évaluées alors à plus de quatre millions de francs, jette la consternation dans toute la contrée et provoque dans toute la Suisse un élan de sympathie et de générosité magnifique.

« Le Rossberg est tombé sur Goldau, comme un autre genre de montagne tombe sur l'Allemagne entière. La Providence l'a voulu. Il n'y a pas d'autres explications à en donner. »

C'est par ces mots angoissés et solennels que débute la correspondance entre un aristocrate vaudois et Aloys de Reding. Du fond de la Maison d'Aspre à Aubonne, où il s'est retiré après avoir combattu la révolution et l'invasion française les armes à la main, Henri-Georges de Mestral assiste à la disparition d'un régime, auquel il est demeuré fidèle, et suit avec un serrement de cœur la marche des événements en Europe. Par prudence, il s'exprime volontiers en anglais dans sa correspondance avec Reding, qui en fait de même, en abordant les questions politiques du jour.

» ... Il faut espérer, lui écrit H.-G. de Mestral, le 24 novembre 1806, qu'aujourd'hui que nous sommes hors des crises révolutionnaires, la contribution parviendra mieux à sa destination que celle que l'on fit ici pour vos cantons il y a quelques années. Mais je regrette infiniment que l'on n'ait pas fait cette collecte il y a deux mois ; très certainement, elle aurait rendu le double. Aujourd'hui la première impulsion est passée et l'on pensera moins aux malheurs de nos Confédérés, et plus à la misère de nos propres pauvres, qu'on ne l'aurait fait dans le premier moment... » En post-scriptum, il ajoute : « In what a dreadfull state poor Germany and the greatest part of Europe are now thrown ! Indeed, such events as these are unparalleled, and may be compared only to the fall of the mountain which crushed to pieces and annihilated the formerly delightfull valley of Lowertz. But this is but a sad comfort for you, my dear Sir, though, to be sure, the innocent victims of the frightfull catastroph that plunged your canton into sorrows and

mournings are less unfortunate than the sad and slaved remnants of the German states now are.¹ »

Dans sa réponse du 5 décembre 1806, rédigée en anglais, Reding contemple la chevauchée militaire française à travers l'Europe, dont il espère et entrevoit déjà le désastre final. C'est là la seule consolation et le suprême espoir des témoins du grand drame européen. « Your remarks on the sorrowfull events in Germany are very just, I fear. They will lead us to the frightful epoch were the Empire of Occident will be proclaimed. In this case our only consolation remains in the probability that its fall will not survive for long time its creation, because the French run over the ancient history in full galop and their haste in ... (un mot illisible) the world is like the ... (un mot illisible) of the lustful life of a debauchee. Receive my assurance of my most devoted sentiments.² »

La lettre que G.-H. de Mestral adresse le 8 décembre 1806 à Reding donne un aperçu des collectes organisées en Pays de Vaud en faveur des victimes de la catastrophe de Lowertz et met en scène un curieux personnage, tour à tour Cent-Suisses, hermite et prestidigitateur schwytzois, de passage à Aubonne :

¹ *Post-scriptum* (Traduction libre). — Dans quelle affreuse situation se trouvent aujourd'hui réduites l'Allemagne et la plus grande partie de l'Europe ! Certainement, de pareils événements sont sans précédent dans l'histoire. Ils ne peuvent être comparés qu'à la chute de la montagne, qui a détruit et anéanti la vallée naguère si charmante de Lowertz. Mais c'est là une faible consolation pour vous, cher Monsieur, quoique les innocentes victimes de cette terrible catastrophe, qui plonge votre canton dans la douleur et les larmes, soient moins infortunées que ne le sont les tristes débris de l'Allemagne actuelle.

(Napoléon avait remporté le 14 octobre précédent la grande victoire de Jéna.)

² (Traduction libre). — Vos remarques concernant les douloureux événements en Allemagne sont fort justes, je le crains. Nous nous acheminons vers l'époque terrible de la proclamation de l'Empire d'Occident. Dans ce cas, notre seule consolation sera la probabilité de sa chute tôt ou tard, car les Français sont lancés à fond de train à travers l'histoire, et leur chevauchée précipitée par le monde est semblable à l'existence dissipée d'un débauché.

Recevez l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

« Monsieur et très cher ami,

» J'ai l'honneur de vous adresser ci-inclus une lettre de change sur Zurich de la valeur de 35 louis, fruit d'une petite collecte faite en famille, que je suis chargé de vous faire parvenir, avec prière de vouloir bien appliquer cette bagatelle au soulagement de quelques-unes des victimes des malheureux événements du 2 septembre. Je joins ici la désignation des donateurs. Chacun de nous regrette que le nombre des pauvres, dont nous sommes entourés dans ce pays, et qui ont les premiers droits à nos secours, nous ait obligés à restreindre dans cette occasion notre désir de secourir les malheureux de votre canton... Outre ce que je vous ai envoyé, chacun de nous s'est cru obligé de donner à la collecte publique, qui malheureusement (entre nous soit dit) ne s'est pas faite de manière à encourager la confiance...

» J'ai vu ici, il y a peu de jours, un homme de votre pays que je reconnus à l'instant, et que je ne m'attendais guère à revoir. Mes enfants vinrent m'annoncer qu'un homme du canton de Schwytz venait d'entrer à la maison, montrant une belle pendule à carillon, avec des figures qui dansaient, etc. Un homme du canton de Schwytz ne pouvant que m'intéresser, je descends tout de suite, et je vois un grand personnage dont les beaux traits me frappent et me rappellent, à la barbe près, l'ermite qui habitait l'île de Schwanau lorsqu'en 1793 je parcourus cette charmante contrée. Je demande à voir ses papiers et je trouve qu'effectivement c'est le Révèrend (mais peu vénérable) Irénée Wigat, ci-devant Cent-Suisses, ci-devant hermite, allant faire un tour de France, espérant trouver à troquer son horloge sur les bords de la Méditerranée contre quelque gros Poisson, Requin, ou autre curiosité de ce genre qu'il nous ferait voir à son retour !!! Nous renouvelons grande connaissance et vous jugez bien que l'ex-ermite (qui n'a jamais été chartreux, ni trappiste) me raconte en long et en large tous les malheurs de la délicieuse vallée qu'il habitait et répondit

avec usure aux questions que je lui adressai. « Überhaupt, ist der Mann ein curioser Kerl ! »

* * *

Les années passent. La roue a tourné. Le règne de Napoléon touche à sa fin.

Au mois de mai 1814, trois personnages très représentatifs prennent le chemin de Paris pour aller complimenter officiellement Louis XVIII au nom de la Confédération helvétique. La rencontre de ces trois députés a quelque chose de frappant et de symbolique : Un Vaudois, Henri Monod, qui a rempli avec distinction les principales charges du canton de Vaud, dont il a été un des premiers artisans ; un patricien bernois, N.-F. de Mulinen, ancien avoyer et historien, un homme expérimenté et profondément patriote ; un Schwytzois, Aloys de Reding, qui devait revoir à Paris deux témoins de ses entrevues avec Bonaparte en 1801 et 1802 : Talleyrand et Stapfer, demeurés l'un et l'autre en fonction, malgré toutes les fluctuations politiques. Le récit de cette nouvelle mission à Paris, qui s'écoule dans le tourbillon des audiences et des réceptions du Paris de la Restauration, sort du cadre de cet article. Ce sera là le dernier contact entre Reding et le Pays de Vaud.

* * *

Les dernières années de la vie d'Aloys de Reding sont tristes et poignantes. Jusqu'à ses derniers jours il est en butte aux haines partisanes qui déchirent son pays. Le landamman de la solitude se retire dans le silence de sa maison natale à Schwytz, où un accès de fièvre typhoïde devait l'emporter au mois de février 1818.

Dans son agonie peut-être a-t-il songé au mot si beau qu'il prononça dans la forteresse d'Aarbourg : « Ce que j'aime, je l'aime bien, et ma patrie par-dessus tout. Même si elle devait se montrer un jour ingrate, mon attachement pour elle demeurera inaltérable. »

Aujourd’hui que les passions déchaînées naguère autour de Reding se sont apaisées et que le Pays de Vaud est devenu à son tour une des forces vives du fédéralisme, l'image du héros de Rothenthurm grandit : « Reding, dira de lui l'historien vaudois Eugéne Secrétan, reste une des gloires populaires de notre patrie. » En passant à Schwytz, les Vaudois s'arrêtent devant la plaque de marbre noir encastré dans le mur extérieur de l'église qui domine la place du bourg, et déchiffrerent la belle inscription commémorative :

ALOISIUS REDING A BIBEREGG
COMES
1765 - 1818

CUJUS NOMEN SUMMA LAUS.

(Aloys de Reding de Biberegg, comte,
son nom est la louange suprême !)

Aymon de MESTRAL.